RELATION

DE LA MALADIE;

DE LA CONFESSION;

DE LA FIN

DE M. DE VOLTAIRE;

Et de ce qui s'enſuivit,

Par moi, JOSEPH DUBOIS.

TROISIEME EDITION

Revue, corrigée & conſidérablement augmentée.

A GENEVE;

M. DCC. LXI.

Digitized by the Internet Archive
in 2020 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b31943482

AVERTISSEMENT

DE L'EDITEUR.

CE Dubois a été Valet de Chambre de feu M. de Voltaire pendant les dix dernieres années de la vie de ce grand Homme : il poſſédoit toute ſa confiance, & il la méritoit bien en vérité. Je le connois : c'eſt un garçon plein de droiture & de franchiſe : il a même de l'eſprit & de la lecture, comme on le verra en liſant cette Relation qui eſt vraie, curieuſe & inſtructive. Il l'avoit compoſée depuis peu pour ſon amuſement particulier, bien réſolu de la tenir toujours cachée. J'ai ſçu la lui dérober

adroitement, & je me hâte de la rendre publique. Je trouve mon action si louable, que je ne fais aucune difficulté de me nommer ci-dessous.

*****.

RELATION

De la Maladie, de la Confession, de la Fin de M. de VOLTAIRE, *& de ce qui s'ensuivit.*

MON Maître jouissoit depuis long-temps d'une santé parfaite : il sembloit guéri pour toujours de sa dissenterie, de son épilepsie, de sa pulmonie, de sa phtisie, de son enrouement, de son crachement de sang, de sa pierre, & de sa goute. Il avoit recouvré, avec les forces du corps, la paix & la tranquillité de l'ame. Il n'étoit plus nécessaire, pour exciter sa bonne humeur, de louer devant lui ses Ouvrages. Si quelquefois il nous parloit de ses anciens projets de conversion, c'étoit pour en plaisanter. Les Critiques ses ennemis, accablés du poids de sa gloire, gardoient un humble silence. Il y avoit déjà deux mois que ce grand

Homme n'avoit pleuré. Son contentement avoit passé à tout ce qui l'environnoit. Le Château des Délices, digne enfin de ce nom, rassembloit tous les plaisirs. Les fêtes s'y succédoient presque sans interruption. Nous recevions les Ambassadeurs, nous jouions la Comédie, & Madame Denis apprenoit à déclamer à la jeunesse brillante du pays de Gex.....

Le 26 Mars 1760, fut le terme fatal de notre bonheur. C'étoit l'après-dînée, & M. de V. venoit d'achever des vers galans, lorsqu'il reçut par la diligence de Paris plusieurs Lettres & un paquet de livres assez considérable. Il l'ouvrit avec l'avidité qu'il avoit toujours pour ce qui venoit de cette Ville. Il s'arrêta à la premiere brochure, & commença à la lire en riant d'un air dédaigneux. Mais tout-à-coup je vis son front s'obscurcir : ses regards devinrent sombres & farouches : il pâlit, & se levant avec fureur, il s'écria : Quoi ! en pleine Académie ! Le Franc.... ! Mais lisons ce que nos amis me marquent..... Des Géorgiques..... ! Qu'est-ce que ces Géorgiques ?

Il se promenoit à grands pas dans la chambre : il rouloit ses yeux d'une ma-

niere épouvantable, & murmuroit je ne ſçai quoi de menaçant. Ce fut bien pis encore, lorſque s'étant aſſis il ſe mit à parcourir les autres livres que lui envoyoit un Correſpondant plus exact ſans doute que judicieux. Hélas! c'étoit une Bibliotheque de critiques & de ſatyres contre mon Maître. *Epître du P. Grisbourdon à Voltaire; Parodie des Vous & des Toi; Les Avantures Portugaiſes; Critique de l'Hiſtoire univerſelle de Voltaire; M. de Voltaire convaincu de mauvaiſe foi, de mauvais goût, d'abſurdités, de contradictions; Remerciment de Candide à M. de Voltaire; Analyſe de la Femme qui a raiſon; L'Oracle des* ..... Il ne put achever : la colere le ſuffoquoit. Il rejette loin de lui ces funeſtes volumes. Il y revient : il les reprend encore, les déchire à belles dents, les foule aux pieds, & crache avec indignation ſur les feuillets épars çà & là.

Ce tranſport violent avoit épuiſé ſes forces. J'accourus, j'appelai : nous l'entourons. Une fiévre brûlante l'avoit déjà ſaiſi : ſes genoux chanceloient : il étoit près de tomber. Nous le ſoulevâmes, & nous allions le poſer dans ſon lit, lorſque tout-à-coup il ſe roidit &

s'agite entre nos mains. Nous redoublons inutilement nos efforts : il nous terraſſe tous, s'échappe, prend de l'encre & du papier, & écrit tout d'un trait Le pauvre Diable.

Je remarquai, tandis qu'il compoſoit, un air de ſatisfaction répandu ſur ſon viſage. Ses yeux ſe ranimoient par degrés. Sa bouche prenoit inſenſiblement un contour riant & gracieux. Je vis même un doux incarnat briller quelques momens ſur ſes joues flétries. Mais il n'eut pas plutôt achevé, que la fiévre revint. On le coucha. On alla chercher M. Tronchin, qui ordonna je ne ſçai quoi. Rien ne réuſſit, & mon Maître n'eut d'autres bons momens que ceux qu'il employa à faire la Vanité, le Ruſſe à Paris & l'Ecoſſaiſe.

Plût à Dieu qu'il eût pû toujours ſe procurer le même ſoulagement ! Mais un matin qu'il ſe diſpoſoit à écrire quelque nouvelle ſatyre ; une horrible attaque de paralyſie dans le bras droit l'arrêta tout court. Les nerfs ſe rétrécirent : ſes doigts ſe croiſerent en ſe fermant ; & la plume qu'il tenoit reſta ſi étroitement ſerrée dans ſa main, qu'il nous fut impoſſible de l'en retirer.

Cet accident ne le déconcerta point.

Dubois, me dit-il, écris toi-même ſous ma dictée .... Ah! Dieux, que je ſouffre, s'écria-t-il en s'interrompant! Mais n'importe, écris. C'eſt une épigramme charmante, bien ſpirituelle, bien fine :

Crapaud fangeux des bourbiers d'Helicon,
Zoïle infâme, exécrable Giton.....

Il n'en dit pas davantage. L'égarement de ſes yeux & le tremblement univerſel de ſes membres nous annoncerent le retour de la fiévre. Elle dura un jour entier. La nuit parut lui rendre quelque repos : il dormit même ; mais ce fut pour avoir le ſonge le plus déplaiſant. Le voici, tel qu'il me le raconta lui-même le lendemain.

» Je fus tranſporté, je ne ſçai com-
» ment, ſur une haute montagne, vis-
» à-vis d'un édifice immenſe. Il étoit
» environné de brouillards épais. La
» ſeule porte que j'y vis étoit baſſe,
» étroite & fermée. Le ſilence le plus
» profond regnoit au dedans & au de-
» hors. La nouveauté du ſpectacle pi-
» qua ma curioſité. Je ne doutai point
» que ſi cette eſpece de Palais étoit
» habitée, je ne puſſe m'y introduire ;

» & j'allois m'en approcher dans ce
» deſſein, lorſque tout-à-coup j'enten-
» dis une voix formidable qui me glaça
» d'effroi. Mortel profane, me dit-on,
» reſpecte le temple où réſide la Déeſſe
» Poſtérité. Ah ! repris-je, annoncez-
» moi à votre Déeſſe : je m'appelle
» Voltaire ; elle me connoît ſans doute,
» & je crois être de ſes amis. On m'an-
» nonça. Les brouillards ſe diſſiperent
» devant moi : la porte s'ouvrit d'elle-
» même, & je marchai fierement vers
» le Sanctuaire. Il étoit rempli d'une
» foule d'hommes célebres, parmi leſ-
» quels il y en avoit quelques-uns di-
» gnes de l'être. J'y reconnus pluſieurs
» de ceux que j'avois exclus autrefois
» de mon Temple du Goût ; mais je ne
» les regardai point : j'eus beau les
» voir, je ne les regardai point, & je
» dis tout bas : la Poſtérité a tort. Je
» ne l'aurois pas aperçue elle-même,
» tant j'étois content d'être là, ſi elle
» ne m'eût ſalué la premiere par mon
» nom. Puiſſante Divinité, lui dis-je
» auſſi-tôt, je ſuis le plus zèlé de vos
» adorateurs, & je vous ai conſacré
» tous mes travaux ſans vous connoî-
» tre. Elle me fit une réponſe aſſez
» honnête ; mais ce fut d'un air ſi pé-

» dantesque, cette femme a le ton si
» rogue & si dur, qu'en vérité elle me
» déplut souverainement. Je résolus de
» la persifler, & sur le champ je lui
» débitai cavalierement quelques-unes
» de ces gentillesses familieres que j'ai
» coutume d'adresser aux gens de con-
» dition. Elle feignit de ne m'avoir pas
» entendu, & je remarquai que les
» assistans me considéroient en haussant
» les épaules. Cette nouvelle impoli-
» tesse m'irrita tellement, que, si j'avois
» pu, j'aurois fait à l'heure même une
» satyre contre la Postérité & consorts.
» Mais ce n'étoit-là que le prélude des
» mortifications que je devois essuyer.
» En jettant les yeux de côté & d'autre,
» je découvris dans un coin, sur un au-
» tel de fer, un in-folio énorme, tel à
» peu près que je l'ai décrit dans ma
» Henriade. Je me doutai de la vérité,
» & je dis à la Déesse:

» Je gage que voilà ce livre inexplicable
» Qui contient du futur l'histoire irrévocable.

» Justement, me dit-elle; mais ne
» croyez pas que tout le monde y soit
» inscrit: il n'y a que les noms destinés

» à être fameux. Eh bien, repris-je, le
» mien y eſt donc ? Elle l'avoua, &
» moi je la priai de me laiſſer voir mon
» article. Soit, me répondit-elle ſé-
» chement. Je fus la dupe de ſa perfide
» complaiſance. Je ne me rappelle point
» tout ce que je lus avant que de par-
» venir à la page que je cherchois. J'ai
» vu, par exemple, qu'au premier jour
» l'Encyclopédie doit s'écrouler, &
» que les Encyclopédiſtes ſeront écra-
» ſés ſous les décombres ; qu'Ariſto-
» phane reſſuſcitera ; que Socrate mar-
» chera à quatre pattes, & Ariſtophane
» la tête levée ; qu'on donnera le fouet
» en plein théatre à un gros Cynique ;
» & qu'il appellera cela une grande ba-
» taille ; qu'un Poëte ſacré ſe dira en-
» voyé de Dieu, pour convertir les
» Académies, mais qu'on ne croira
» point en lui ; que l'abomination de
» la déſolation regnera dans la Répu-
» blique des Lettres ; qu'elle éprouvera
» toutes les horreurs de l'Anarchie ;
» que des ténébres palpables s'y répan-
» dront de toutes parts ; qu'on y cher-
» chera les Loix à tâtons, &c. que ſçais-
» je ! mille autres prédictions extraor-
» dinaires. Mais j'arrivai enfin au cha-
» pitre des Ecrivains du dix-huitiéme

» ſiécle, & je lus à haute voix :

» Ce ſiécle produira un des plus » grands Poëtes du monde : il portera » la Poéſie Françoiſe à ſa perfection : il » ſurpaſſera tous ſes rivaux : il égalera » les plus beaux génies de l'Antiquité » (je me reconnoiſſois à chaque trait) ; » & il s'appellera le grand Rouſſeau.

» J'avoue que cette chute inattendue » me ſurprit étrangement. Les ſpecta- » teurs ſe prirent à rire. Je diſſimulai » ma colere ; mais je me promis bien » de faire au plutôt contr'eux quelques » douzaines de couplets horribles, ſur » l'air des couplets de Rouſſeau.

» Je continuai ma lecture.

» Un Poëte tragique conſolera les » François de la mort de Corneille & » de Racine. On le mettra d'une com- » mune voix à côté de ces deux grands » hommes : il jouira de ſa gloire dès » ſon vivant : &, tel que Sophocle, il » fera encore des chefs-d'œuvres dans » un âge avancé : il s'appellera Cré- » billon.

» Un autre Rouſſeau paroîtra quel- » que temps après le premier. Génie » vaſte, hardi & ſingulier, il dira : Les » hommes ont du bonheur de trop : » qu'on anéantiſſe les Arts, les Scien-

» ces, les plaiſirs : que l'Univers ſoit
» un ſéjour affreux, afin que la vertu
» y regne. Ce Philoſophe bizarre ſera le
» plus éloquent de ſes contemporains.

» Un homme joindra les connoiſſan-
» ces les plus profondes au génie le plus
» ſublime : l'Auteur de l'Eſprit des Loix
» s'appellera Monteſquieu.

» Je commençois à perdre patience ;
» mais enfin, à force de feuilleter, j'a-
» perçus mon nom en lettres majuſcu-
» les à la tête d'un long paragraphe.

» Celui-ci ſera tout à la fois Poëte tra-
» gique, comique, épique, pindarique,
» lyrique, ſatyrique, anacréontique &
» lubrique, Orateur, Hiſtorien, Roman-
» cier, Géometre, Métaphyſicien, Phy-
» ſicien & Logicien ; le premier dans
» quelques genres, le ſecond & même
» le troiſiéme dans pluſieurs autres.
» Inférieur à nombre d'Ecrivains, plus
» fameux qu'aucun, tous ſes ouvrages
» ſeront remplis de beautés, de défauts
» & de plagiats : il aura tant d'eſprit,
» qu'on lui croira du génie ; peu de
» véritable ſçavoir, mais un ſtyle en-
» chanteur ; il donnera le ton à ſon
» ſiécle, & ce ton ſera celui de la phi-
» loſophie la plus ſaine, & de la licence
» la plus effrenée : il ſe fera un monde

» d'ennemis, mais il aura encore plus
» d'admirateurs : il ſera affamé d'argent,
» inſatiable de gloire ; ſon nom ſera
» immortel, ainſi que ſes ridicules.

» Quand j'eus achevé, je dis à la
» Déeſſe : Voilà un article bien ſingulier.
» Quel eſt, s'il vous plaît, l'Auteur
» impertinent de cette prophétie ? Moi,
» dit la Poſtérité ; & alors j'eus une diſ-
» pute avec la Poſtérité : elle ſe mit en
» colere, & me donna un ſoufflet qui
» m'éveilla.

Mon Maître termina ce récit par quelques réflexions chagrines ſur ſon rêve. Je crains bien, me dit-il, que mon ſonge ne ſoit une allégorie trop fidele . . . . . Je me défie de ma gloire. J'ai ſubjugué mon ſiécle les armes à la main ; mais l'avenir, l'intraitable avenir . . . . ! J'ai trop écrit, mon cher Dubois : auſſi je veux, dès que je ſerai guéri, corriger la moitié de mes œuvres & déſavouer l'autre ; & même je pourrai bien, par amitié pour toi, t'attribuer Socrate, la Femme qui a raiſon, & la Traduction de l'Eccléſiaſte.

Voilà donc, continua-t-il, après quelques inſtans de ſilence, à quoi ont abouti tant de veilles & de travaux ! L'étude, la maladie, le chagrin, ont

usé mes jours. Je suis surpris d'être vieux ; & peut-être, hélas, que mon étonnement ne durera pas long-temps..!

Il étoit vivement ému en prononçant ces derniers mots : je vis même quelques larmes couler de ses yeux. Je me hâtai de le consoler. Monsieur, lui dis-je d'un ton ferme, votre douleur est déraisonnable : tous vos Ouvrages sont dignes de vous. Votre maladie est peu de chose ; & vous en seriez bientôt quitte, si vous n'aimiez à vous repaître de mille idées affligeantes qui ne peuvent que la prolonger. Vous avez, quoi qu'on en dise, un bon tempérament : la mort est loin encore. Votre réputation ne peut croître. Eh, laissez-là la réputation : songez à vivre....

Ah ! tu as raison, s'écria-t-il. Il faut jouir enfin.... Eh bien, c'en est fait, je renonce pour toujours aux applaudissemens, aux Lettres, à la Poésie, aux émolumens de mes éditions. Vive la vie ! Qu'on ne me parle point de mourir. Au fond je ne suis pas bien malade, & M. Tronchin me tirera d'affaire avant peu, & je ne me convertirai point encore cette fois-ci ; & je me réjouirai, & je bâtirai de nouveaux châteaux, & je composerai une Hist-

toire,

toire, un Roman, une Tragédie, une Comédie, que je vendrai aux freres Cramer, & je ferai pour l'Encyclopédie les articles *Modeſtie*, *Ode*, *Opéra*, *Religion* & *Volupté*; & je retournerai en France; & l'on ſe rangera en haie dans les rues pour me voir paſſer: & de-là j'irai en Pruſſe, enſuite en Angleterre, & je.. Une foibleſſe mortelle lui coupa la parole: il perdit tout-à-fait connoiſſance. On courut chez M. Tronchin: il vint lentement, l'examina poſément, & dit gravement: il en mourra. A ce mot, M. de Voltaire, que nous avions cru en léthargie, jetta un cri effroyable. Le Médecin, confus de ſon indiſcrétion, déclinoit vers la porte d'un pas circonſpect; mais un de mes camarades, troublé par la douleur, l'arrêta en lui inoculant avec préciſion un vigoureux foufflet.

Cependant mon Maître ſe livroit au plus affreux déſeſpoir. O Ciel, diſoit-il, j'en mourrai ....! Madame Denis .... Monſieur Tronchin .... Dubois .... mes chers amis .... ayez pitié de moi! J'en mourrai ....! Il faut donc me confeſſer ...? Non, jamais, jamais.. L'Enfer pourtant.....Ah, je

risque trop .... allons, je m'y résous!

Va, vole, cher Dubois, vole & reviens soudain:
Amene un Confesseur, fût-il un Capucin.
Je veux me convertir, puisqu'il faut que je meure....
Mais si j'en revenois...! Ah, cher ami, demeure,
Demeure.... Pars, je veux finir en bon chrétien,
Etre canonisé.... Non, je ne veux plus rien:
Je me meurs, & je vais aller à tous les Diables.

Cette tirade imprévue fut suivie de convulsions terribles. Dieu! Dans quel état j'ai vû mon malheureux Maître! Son visage étoit alternativement pâle & ardent: ses cheveux étoient hériſſés: ses yeux sembloient à tous momens près de sortir de leur orbite: la prunelle sanglante étoit à moitié cachée sous la paupiere: la peau de ses membres, déchirée & livide, laissoit voir à découvert des muscles putréfiés; un sang noir & infect s'élançoit des veines: on entendoit dans ses entrailles un bourdonnement sourd pareil à celui du feu qui mugit dans les fournaises: il

ſouffroit mille morts : il grinçoit des dents, il pleuroit, il prioit Dieu, il juroit, il faiſoit le ſigne de la croix, & déclamoit l'Epître à Uranie.

Sur ces entrefaites, je ſortis pour aller chercher un Confeſſeur à un Village voiſin. A peine fus-je dans la campagne, que j'aperçus un Eccléſiaſtique qui marchoit à grands pas à travers un ſentier détourné. Je l'eus bientôt atteint. Il parut d'abord fort effrayé ; mais il ſe raſſura, dès que je lui eus dit que je le priois de venir confeſſer M. de Voltaire qui ſe mouroit. Il me répondit qu'il conſentoit d'autant plus volontiers à ma propoſition, qu'étant obligé de s'enfuir de France où il avoit des ennemis puiſſans qui le faiſoient pourſuivre, il oſoit attendre de ma reconnoiſſance que je lui donnerois un azile pendant quelque temps, & qu'enſuite je lui faciliterois les moyens de ſe retirer en Savoie. Je lui promis tout, ſans exiger aucune autre explication, & je revins avec lui aux Délices.

La premiere choſe que j'appris en arrivant, fut que M. de Voltaire, dont le mal étoit un peu diminué, n'avoit ceſſé, depuis mon départ, de deman-

der un Confeſſeur. Je lui annonçai l'Abbé. Dès qu'il le vit, il jetta un cri de joie : il le nomma ſon Dieu Sauveur ; il lui tendit affectueuſement les bras. Je m'en allois, pour les laiſſer ſeuls ; mais mon maître m'appela. Dubois, me dit-il, je veux me confeſſer devant toute ma maiſon : qu'on l'aſſemble ici... hélas, s'il le falloit, je me confeſſerois dans une place publique.

J'obéis, en admirant ſa grande humilité. En un inſtant la chambre fut pleine de monde : il en vint même des lieux circonvoiſins. Chacun ſe mit à genoux en ſilence : l'Abbé ſe tapit dans la ruelle : M. de Voltaire pouſſa un profond ſoupir, & commença.

Mon pere, je proteſte d'abord que mon intention eſt d'accuſer toutes mes fautes ; mais il n'eſt guères poſſible que dans une ſi grande multitude de péchés il n'en échappe pluſieurs à ma mémoire qui eſt pourtant bonne.

Ma confeſſion roulera principalement ſur mes ouvrages, parce qu'ils ont occaſionné preſque tout le mal que j'ai commis. Heureux ſi j'étois le ſeul qu'ils euſſent rendu coupable ! Mais, mon pere, que d'ames ils ont enlevées à Dieu ! Que de plaies ils ont faites à la

Religion ! Traduits dans toutes les langues, lus, cités, imités dans tous les pays du monde, ils ſont & ſeront à jamais des archives inépuiſables de goût & de philoſophie, d'obſcénités & de blaſphêmes. Hélas ! ſi j'avois été moins avide de gloire, & que mes écrits euſſent été peu répandus, comme, par exemple, ceux du R. P. Hayer & de M. l'Avocat Soret, je n'aurois point perverti l'Univers.

Je dois encore vous avertir que je ne m'aſtreindrai point à ſuivre l'ordre des évenemens. J'ai oublié toutes ces dates, & j'ai eu de tout temps une averſion inſurmontable pour les diſcuſſions chronologiques.

Je tâcherai d'être clair, ſimple & précis ; mais n'étant point accoutumé au ſtyle ſévere qu'exige la circonſtance, il m'arrivera peut-être d'employer quelquefois des expreſſions profanes : je ſerai emporté malgré moi par l'impétuoſité de mon imagination : l'enthouſiaſme poëtique me prendra, & brûlant tout-à-coup de tranſports trop ſublimes, j'enfanterai des vers en confeſſant mes crimes.

Monſieur, reprit l'Abbé, dont la morale nous parut dès-lors fort étran-

ge, ne vous gênez point ſur la forme : tout ira bien, pourvu que vous ſoyez fidele, impartial .... & intéreſſant.

Mon Maître ayant promis d'être le plus exact qu'il pourroit, entra ainſi en matiere.

Je ne me ſouviens pas d'avoir été vertueux. Le vice fut précoce chez moi, ainſi que le génie. A l'âge de dix ans je compoſois de moi-même des petits poëmes orduriers très-plaiſans ; & je ſçavois par cœur les bonnes pieces de Corneille & tous les Contes de La Fontaine. On me mit au Collége où je fis des progrès rapides dans plus d'une ſcience. Mon penchant à l'incrédulité s'y manifeſta de bonne heure. Je me mocquois ouvertement des ſaints Myſteres ; & dans mes productions enfantines, je préludois avec ſuccès à des impiétés plus relevées. Un jour mon Profeſſeur, dans un mouvement de zele & de colere, me ſaiſit à la gorge, & me dit d'un ton prophétique : Coquin, tu ſeras l'étendart des eſprits forts. Cette invective flatta ſenſiblement ma vanité : j'acceptai l'augure : je crois l'avoir rempli.

Mon premier ouvrage, au ſortir de mes claſſes, fut une Ode pour le prix

de l'Académie Françoiſe : elle ne fut point couronnée, parce qu'elle étoit bonne, & je fis une Epigramme contre l'Académie Françoiſe.

Cette diſgrace me dégoûta des médailles académiques : je brulois d'envie de me ſignaler ; & dans ce deſſein, je compoſai quelques ſatyres qui me firent heureuſement des ennemis.

Je fis même une Brochure contre moi ; mais je n'y attaquai que mes mœurs. On la lut avec avidité. Je me plaignis amérement, & je criai par-tout, que l'Auteur étoit un coquin.

Peu de temps après je publiai mon Epître à Uranie, dans laquelle il y a, ſi vous voulez, un très-beau coloris, une harmonie admirable, de la raiſon avec du feu, mais trop de choſes haſardées.

Je l'attribuai à l'Abbé de Chaulieu ; mais j'aurois été bien fâché qu'on me crût.

La fameuſe Ninon de Lenclos me légua par ſon teſtament, de quoi acheter une Bibliothéque : la ſomme étoit médiocre ; mais elle me ſuffit pour les bons Livres.

Avez-vous lu ma ſatyre contre l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de Fleury ? Cet

Ecrivain, quoi qu'on en dise, n'est ni peintre ni philosophe ; & son ouvrage est rempli de trivialités & de miracles.

J'avois conservé jusqu'alors un nom ignoble & roturier : c'étoit, je crois, Arouet ou approchant. J'en pris un autre plus harmonieux ; & dans la suite je suis devenu successivement Gentilhomme, Baron, Chambellan, Milord : à présent je suis Comte, en attendant qu'un jour de la Postérité l'arrêt juste & sincere, m'accordant à jamais un plus rare surnom, avant le grand Corneille & près du grand Neuton, place le grand Voltaire.

Faut-il, mon Pere, vous détailler toutes les circonstances d'un tour que je jouai innocemment à un Juif... ? Je ne m'en souviens pas bien, & d'ailleurs je sens de la répugnance à vous ennuyer de ces fornettes.

Ah, Monsieur, s'écria le Confesseur ; je ne prétends pas abuser de votre complaisance.... Je suis confus, en vérité, de l'honneur que vous me faites en vous confessant à moi.... Quoique tout soit précieux dans une confession aussi jolie & aussi ingénieuse que la vôtre.... on peut.... cependant.... sans que cela tire à conséquence....

omettre

omettre quelque choſe .... Laiſſez-là les détails, Monſieur, & confeſſez-vous en grand, comme vous avez écrit l'hiſtoire.

J'allai en Hollande. Là, je m'aviſai par déſœuvrement d'aimer une des filles de la fameuſe Dunoyer. J'eſſuyai toutes ſortes d'obſtacles inſurmontables, & je n'en vins point à mon honneur. Entre nous, mon Pere, je ne ſuis point propre à ce rôle d'amoureux: la gloire eſt ma maîtreſſe.

J'avois dix-huit ans. Mon nom étoit déjà fameux, & mes projets immenſes. Mon Œdipe fut joué & applaudi: on me compara à Racine. On m'introduiſit à la Cour: on m'accabla de penſions. Il ne me fut plus poſſible d'être modeſte. Je me complus dans mes œuvres: le démon de l'orgueil s'empara de mon ame; il en offuſqua toutes les facultés. Dans mon yvreſſe, je ne voulus plus ſouffrir ni d'égaux ni de maîtres; & j'inſultai tour-à-tour Dieu & les grands hommes.

Mon Artémire tomba. J'étois préſent: imaginez-vous, mon Pere, quel cruel déplaiſir c'eſt que d'être là. On ſiffloit à toute outrance. La tête me tourna: j'écumois de rage. Cent fois

je fus ſur le point de m'élancer dans le parterre l'épée à la main ; mais je ne ſçai quel Dieu, dans ce trouble effroyable, vint ſuſpendre les coups de mon bras redoutable ; & mon glaive rébelle, inutile ornement, au fourreau, malgré moi, reſta fidelement. La chute de cette Tragédie m'a toujours étonné ; car enfin elle étoit bonne ; une intrigue heureuſe, un dénouement parfait, des caracteres . . . . ! Les trois derniers Actes étoient de toute beauté. En vérité, autant que je peux m'en ſouvenir, elle valoit bien mon Tancrede.

La Henriade parut. Un bâtard de Scarron la traveſtit : un bel eſprit de Collége la dénigra : l'Europe la lut : un Roi en compoſa la Préface. Les critiques pullulerent en foule. Je m'armai d'épigrammes, & je fis face à tout. J'y avois inſéré d'abord de violentes paſquinades contre la Cour de Rome, qui m'envoya un préſent conſidérable, imitant, dans cette occaſion, les anciens Romains qui ſacrifioient à la fiévre. Je ſupprimai les paſquinades ; & je défie la critique de trouver dans mon Poëme autre choſe que de beaux vers.

On m'a accuſé dans pluſieurs libelles d'avoir ruiné douze Libraires au

moins par mes friponneries. Voilà, mon Pere, un des principaux moyens que mes ennemis ont employés pour me deshonorer. Qui ne ſeroit indigné en voyant de pareilles horreurs ! Il eſt bien cruel, bien honteux pour l'eſprit humain, que les Lettres ſoient infectées de haines, de cabales, d'intrigues. Elles ſont toujours un champ de diſputes, & trop ſouvent un champ de bataille. On a imprimé un Livre *de morbis Artificum*, de la maladie des Artiſtes. La plus incurable de toutes eſt la jalouſie. Le poiſon de la calomnie, le poignard de la ſatyre, la rouille de l'envie ont avili une profeſſion qui a quelque choſe de divin par elle-même, & je n'ai ruiné exprès que trois Libraires.

Morbleu, s'écria le Confeſſeur, vous avez bien fait. Je voudrois ſeulement que vous en euſſiez ruiné davantage. Ces gens là ſont les pirates nés de la Littérature : tout Auteur eſt en état de guerre avec eux ; & les voler, c'eſt reprendre.

Je vois clairement, répliqua M. de Voltaire, que ce raiſonnement eſt juſte, quoique ſubtil.

Les Libraires crierent donc d'abord :

enſuite ils s'unirent avec une multitude d'Imprimeurs, de Colporteurs, d'Editeurs, de Souſcripteurs. Je les écraſai tous; & il y en a environ une cinquantaine à l'Hôpital où ils doivent bien rire.

Je me préſentai pour être de l'Académie Françoiſe. Je fus éconduit, & je ne regrettai que les jetons.

Mon Temple du Goût révolta tout le monde, & tout le monde l'apprit par cœur.

Quant à mes livres de Phyſique, je ne ſçai par quelle fatalité il n'y en a jamais eu d'éditions correctes : elles fourmillent toutes de fautes d'impreſſion; & c'eſt peut-être à cauſe de cela que je n'ai pu être de l'Académie des Sciences.

Vous conviendrez avec moi que mon Hiſtoire de Charles XII eſt très-amuſante, très-agréable, parfaitement bien écrite, & comparable en tout à celle d'Alexandre le Grand par Q. Curce. Un Sacriſtain Suédois fit dans le temps une longue diatribe pour prouver que j'étois, diſoit-il, un archimenteur; mais il eut la bétiſe de n'employer que des raiſons: on ne lut que ma réponſe.

Ce reproche de fauſſeté fut encore renouvelé contre mon Hiſtoire Univerſelle. J'avoue que je ne me ſuis point amuſé à chercher la vérité d'une foule d'évenemens ſans conſéquence; mais j'ai pris un ſoin particulier d'expoſer dans tout leur jour les fautes des Sçavans, des Princes, des Evêques & des Papes.

J'ai fait des Opéra, mon Pere; & j'en demande bien pardon à Dieu, car ce ſont de mauvais ouvrages.

Je n'ai jamais pu réuſſir à décrier cette mauvaiſe compilation des Penſées ou plutôt des ſophiſmes de Paſcal; & mes efforts contre lui ont été auſſi inutiles que ceux de ce Géometre contre la Poéſie.

C'eſt dans mon exil en Angleterre que j'ai dit le plus de mal de la France. Il falloit bien, mon Pere, ménager ces Milords.

Mes Lettres Philoſophiques furent brûlées par la main du bourreau; & l'on me mit en priſon, comme autrefois Galilée.

Le ſiécle de Louis XIV eſt, je crois, mon chef-d'œuvre en proſe. Vous ſçavez quelle rumeur excita cette liſte des Ecrivains célebres qui eſt à la fin du

dernier volume. On prétendit que c'étoit une ſatyre continuelle, parce que j'avois oſé être équitable. Je ne me rétracte de rien, mon Pere ; & ſi j'étois chargé d'apprécier les Auteurs François d'aujourd'hui, je ſerois, je vous le jure, auſſi hardi que je le fus alors.

Qu'eſt-ce qui empêche, dit l'Abbé, que vous ne nous donniez à l'heure même un échantillon de votre critique ? Cela pourra nous amuſer, & vous fournir un épiſode excellent.

Mon Maître ne ſe fit pas prier longtems, & prononça ſans aucune préparation les jugemens raiſonnés que voici.

Crébillon. Il a ſçu allier la force tragique du théatre Anglois à la régularité du nôtre. Peut-être a-t-il méconnu le génie de ſa Nation, en lui donnant Atrée & Thieſte. Mais eſt-ce ſa faute ſi les François ſont toujours femmes ? Son ſtyle, analogue à la maniere dont il voyoit les objets, eſt dur, mais énergique & concis. Ses mœurs étoient auſſi douces que ſes perſonnages ſont méchans. Il eut peut-être des ennemis, mais il ne s'en fit point.

Châteaubrun. Son Philoctete n'eſt qu'une traduction de Sophocle. Quant

aux Troyennes, c'eſt une Tragédie à tiroirs.

Piron. Ses Epigrammes ſont pleines de feu, d'eſprit & de cyniſme. Sa Priapée eſt peut-être la meilleure Ode qui ait été faite dans notre Langue : il y en a une autre de lui ſur *le Jugement dernier*, excellente, mais moins connue que la premiere, ſans doute à cauſe du ſujet. La Métromanie eſt un chef d'œuvre, Guſtave une bonne piéce. Il a fait imprimer Calliſthene & les Fils ingrats.

Greſſet. Le Ver-vert eſt un badinage exquis. Chaulieu n'a rien de comparable à la Chartreuſe. Le Méchant eſt rempli d'eſprit : il y en a peut-être trop : je voudrois des couleurs plus ſombres, plus rembrunies.... Ah ! je ſens mieux que lui comment on peut peindre un Méchant.

Lefranc. Poëte laborieux : il a compoſé des Odes ſacrées, des Diſcours chrétiens, & des Prieres de Déiſte.

Le Mierre. Son Hypermneſtre eſt une parade ſanglante. Ses vers ſont durs, raboteux, tout boſſelés encore des coups du marteau.

Dorat. Il avoit tout ce qu'il faut, pour

réuſſir dans le Poëme didactique. Il travailla beaucoup pour le théatre.

Colardeau. On l'a comparé à Racine. Racine eut tout. On doit lui ſçavoir gré d'avoir mis Caliſte ſur la ſcene. Ces ſpectacles terribles donnent plus de vigueur au caractere de la Nation.

Marmontel eut les mœurs les plus douces, & des ennemis implacables. Il avoit plus que de l'eſprit, quoiqu'en ayent dit ſes envieux qu'il mépriſa trop tard. Ses Tragédies, tout imparfaites qu'elles ſont, montrent ce qu'il auroit pu, s'il eût voulu. Tous les articles qu'il a fournis à l'Encyclopédie, ſont excellens. Perſonne n'a plus approfondi la Littérature. Auſſi penſé que Dubos, plus méthodique & plus èloquent, on lui a reproché d'être trop ſyſtématique: c'eſt à ce prétendu défaut très-rare parmi le vulgaire des Sçavans, qu'on doit la plupart des découvertes qui ont été faites dans les arts. Il y a beaucoup de grace & d'aménité dans ſes Contes moraux: celui de la *Mauvaiſe Mere* offre des traits d'une naïveté ſublime. On peut obſerver que c'eſt un des effets de l'eſprit philoſophique de ce ſiécle, d'avoir ſçu tourner au profit des mœurs les

genres les plus frivoles. Marmontel a fait des Opéra, dont quelques-uns eurent du ſuccès. Sa traduction en proſe de la Pharſale de Lucain eſt très-eſtimée. Cet Ouvrage manquoit à notre Littérature. Il a fait lire Lucain à qui Brebeuf a nui beaucoup.

Monteſquieu. On pourroit caractériſer ſon principal ouvrage par ce jeu de mots : *Eſprit ſur les Loix.* Il y travailla cinquante ans : il fut perſécuté & fameux : ſon Livre eſt beau & inutile.

Rouſſeau de Géneve. Sophiſte éloquent : à l'âge de quarante ans il renonça à la ſociété, & ſe retira dans un déſert. On fut étonné ; & on ne l'eſt pas tous les jours en voyant une foule d'hommes aller s'enſevelir dans les Chartreuſes. Dans l'antiquité Rouſſeau eût fondé une Secte : en France on ſe contenta de le lire. Il s'eſt plu à avilir l'homme. Tous les autres Miſantropes ont été abhorrés ; il fut chéri. Ses Ouvrages reſpirent & inſpirent je ne ſçai quel noble orgueil, quelle fierté philoſophique, qu'on n'éprouve point en liſant les cauſticités ingénieuſes de la Bruyere, & les ſyſtêmes chagrins de Paſcal & de la Rochefoucault. Il étoit né Républicain : ſon ſtyle eſt plein de

force, de ſentiment & de grandeur. Il fut, après Monteſquieu, le ſeul Ecrivain en proſe de ſon ſiécle qui connût le ſublime. On peut lui reprocher des longueurs, des détails hors d'œuvre, des notes trop étendues ; mais il ſeroit difficile de rien retrancher de ſes Ouvrages, qui ne fût beau & utile. Malgré le reſpect & l'admiration que ſes Contemporains eurent pour lui, ſon nom ne put ſe ſauver de ce ridicule que donne toujours la ſingularité.

D'Alembert. Il y a de très-bons morceaux dans ſes mêlanges. Ses Elémens de Philoſophie ne contiennent que des notions générales ſur quelques queſtions utiles. On ſe tromperoit, ſi d'après le titre on croyoit cet Ouvrage propre à des commençans. Les conſidérations ſur les gens de Lettres ont dû déplaire à bien des gens de Lettres, & à beaucoup de prétendus Mécenes. Les anecdotes ſur la Reine Chriſtine font bien connoître cette femme vaine & biſarre. La Préface de l'Encyclopédie eſt du petit nombre des chefs-d'œuvres de ce ſiécle : il n'y avoit peut-être pas trois hommes en France capables de faire ce diſcours. D'Alembert eſt fleuri, élégant, concis ; mais la chaleur qu'il a miſe

dans ſes Ecrits, n'eſt pas naturelle. J'ai cru m'apercevoir que c'eſt aux procédés de la Géométrie, plutôt qu'au feu d'une imagination vive, qu'il doit la préciſion de ſon ſtyle. Il excella dans les Mathématiques ; & s'il mérite le titre de génie, ce n'eſt pas en qualité de Littérateur.

Diderot. Il étoit né Poëte, & la Métaphyſique devint guindée entre ſes mains. Les penſées philoſophiques ne ſont que des aſſertions dont le ſtyle fait toute la force. L'idée des bijoux indiſcrets eſt très-ingénieuſe ; c'eſt dommage qu'elle ſoit gâtée par pluſieurs Chapitres, où les ſaletés les plus dégoutantes ſont pouſſées à l'excès. Le ſotr du pere de famille fut ſingulier ; il réuſſit prodigieuſement à la lecture, & tomba ou plutôt chancela au théatre. Cela ne viendroit-il pas de ce que dans cette piéce tout eſt ſentiment, tout eſt pathétique ? Dans le ſilence du cabinet, on s'arrête, on ſe repoſe, on ſe pénétre à loiſir de toutes les idées touchantes. Au théatre, le dialogue eſt néceſſairement trop rapide ; on n'a pas le tems de s'attendrir ſur tout. Cette Piece a encore un autre défaut ; c'eſt un tiſſu ſi ſerré, ſi travaillé ; l'effet de chaque

morceau en particulier dépend de tant d'idées intermédiaires, qu'on a toujours beſoin d'une attention pénible. Il a connu le cœur humain ; mais on voit trop qu'il l'a étudié, qu'il eſt ſçavant. Moliere qui ne l'eſt pas moins, eſt à la portée de tout le monde.

Duclos. Il s'eſt exercé long-temps à faire des Romans, avant que d'écrire l'Hiſtoire. Dans celle de Louis XI, il s'eſt propoſé Tacite pour modele ; il s'en faut bien qu'il l'ait égalé. La maniere de Tacite reſſemble à la politique de Tibere ; obſcure, mais vaſte & profonde.

Marivaux. On ne l'a caractériſé qu'à moitié, en l'accuſant de n'être pas naturel. Son ſtyle ſeul mérite ce reproche & bien d'autres encore. Ses penſées ſont pour la plupart vraies & judicieuſes, quoique très-fines. Habile à ſaiſir le ridicule, il le rendoit avec eſprit ; mais il ignoroit l'art heureux de l'expoſer en action aux yeux des Spectateurs. Preſque toutes ſes Pieces de théatre ne ſont que des diſſertations ingénieuſes, comme les Dialogues de Fontenelle. Il avoit commencé un Spectateur François qui eſt demeuré imparfait. Je ne ſçais pourquoi lui-même, &

ceux qui depuis ont renouvelé cette entrepriſe, ont donné à leur Ouvrage la forme périodique. Il n'en eſt pas de moins analogue à l'immenſe étendue de la Morale qui exige un travail lent, des méditations profondes, une préciſion ſcrupuleuſe, une variété infinie. S'aſtreindre à produire tous les quinze jours, c'eſt s'impoſer la néceſſité de faire des croquis. La Bruyere a employé les trois quarts de ſa vie à compoſer ſes deux Volumes de caracteres. Marivaux étoit jeune, lorqu'il traveſtit l'Odyſſée.

Crébillon fils. Quoique la plupart des ſujets de ſes Romans ſoient très-comiques, il me ſemble que dans l'exécution, cet Auteur eſt plus folâtre que plaiſant ; il égaye, il amuſe, tandis qu'il auroit pu faire rire aux éclats : c'eſt que l'eſprit eſt le poiſon de la joie. Crébillon a peint trop fidélement le grand monde où il vivoit. Dans ce monde, les converſations ſont vagues ou guindées : il n'eſt pas du bon ton de faire la grimace, & le peuple ſeul rit de bouche.

Prevôt. On ſçait qu'il étoit né avec une imagination extrêmement triſte & mélancolique ; il n'ennuie point ; il fait pis, il afflige ; le plaiſir qu'il procure, eſt amer & cruel. L'ame ſe refuſe au ton

lugubre de ſa Morale : elle éprouve, je ne ſçai quelle impatience de ſe délivrer de toutes ces ſcenes d'horreurs. C'eſt avec le ſtyle le plus élégant & le plus facile, qu'il trace des images de ſang. Il poſſédoit à un degré ſupérieur deux qualités admirables, l'art d'exciter la terreur, & celui de conduire une intrigue. L'étude de ſes Ouvrages peut être trés-utile aux jeunes Auteurs tragiques. Il ne fut point de l'Académie Françoiſe, mais il fit Cleveland.

De la Place. Son théatre Anglois eſt utile & bien fait. Il connoiſſoit la Littérature Angloiſe, plus que celle de ſon Pays ; & ſi les Romans qu'il fit de lui-même, n'ont point de réputation, c'eſt, je crois, parce qu'il y a une trop forte teinture du goût Anglois. Il préſida long-temps au Mercure, cet Ouvrage ſingulier qui, depuis prés d'un ſiécle, eſt le mieux vendu, le plus lu, & le plus mauvais des Ouvrages de ce genre.

Trublet. Ses eſſais de Morale & de Littérature ſont très-eſtimables. Cet Ecrivain penſe & fait penſer. Il eſt vrai qu'il remonte rarement aux principes des choſes ; mais il eſt heureux dans les développemens. Son ſtyle eſt pur, exact, élégant, mais ſans force & ſans

éclat : ainſi que Nicole, Trublet n'avoit point d'imagination. C'eſt cette imagination qui rend ſi brillant l'Auteur des Caracteres, & qui a égaré ſi ſouvent Mallebranche.

Desfontaines. C'eſt à lui qu'un Magiſtrat répondit : qu'importe que vous viviez ?

Freron. Le chef de ceux qui s'oppoſerent avec le plus de ſuccès aux progrès de l'eſprit philoſophique, & aux ridicules des Philoſophes. Il avoit de l'eſprit & du goût. Il ne ſe propoſa que d'amuſer : on a eu tort de lui reprocher ſes injuſtices & ſes méchancetés ; c'étoit vouloir diminuer d'autant les plaiſirs du Public.

L'Abbé Coyer. Ecrivain agréable. Il ne s'eſt attaché qu'à peindre des petits ridicules de modes. Il raiſonne quelquefois ; mais on voit que cet effort lui coûte ; il retourne bien vîte à l'Epigramme. La Nobleſſe commerçante eût été un autre Ouvrage entre les mains de Rouſſeau de Geneve. On a comparé l'Abbé Coyer à Swift & à Rabelais : leurs caracteres ſont bien différens. Swift fait la guerre aux vices & même aux crimes. Il rit, mais en ſpéculant ; il eſt toujours Anglois ; il peſe les inté-

rêts de l'Etat ; il réclame les droits de la République, en feignant de plaiſanter. Il eſt bas & rampant, lorſqu'il ne traite pas un ſujet utile. Rabelais a tous les défauts & toutes les manieres ; il écrit pour les filles de joie comme pour les ſçavans ; il ſe mocque de tout, même de ſon lecteur ; il eſt plein de délicateſſe, de groſſieretés, d'érudition, de pédanterie, d'énergie & d'obſcurités : c'eſt un monſtre de génie.

L'Abbé de la Bleterie. L'Hiſtoire de Julien l'Apoſtat eſt un modele de ſtyle & de Philoſophie. On prétend que cet Auteur avoit compoſé en latin un ſupplément de Tacite. Cet Ouvrage eſt peut-être admirable ; mais il ne ſera pas lu.

Bernis. Moins facile que Greſſet, moins Poétique, & ſur-tout moins Moral.

Le Préſident Hénaut. Son immortel abrégé de l'Hiſtoire de France a fait beaucoup de mauvais Imitateurs.

Voltaire. (Ici mon Maître s'arrêta, & dit au Confeſſeur : mon Pere, je parlerai de moi avec toute la modeſtie qui convient.) Voltaire fut un aſſez bon Poëte ; il écrivit même aſſez bien en proſe ; il jouit, tant qu'il vécut, d'une réputation

réputation assez brillante. Ses Ouvrages sont assez recherchés : il a plusieurs morceaux recommandables. On prétend même qu'il a fait quelques chefs-d'œuvres. Ce n'est pas que j'aye autrement envie de le vanter ; mais quand je considere l'injustice de ses ennemis.... Ah ! laissons-là tout détour : parlons d'avance le langage de la postérité. Ce grand homme embrassa toutes les sciences ; il s'exerça dans tous les genres ; il surpassa tous les Auteurs ; & le monde étonné lui donna par acclamation le titre de génie universel ; il eut tout, & fut sans défaut.

Monsieur, s'écria l'Abbé en claquant des mains, votre enthousiasme m'a gagné. Tenez, j'ai toujours pensé comme vous sur cet Auteur divin.... Que j'aime son ortographe, par exemple...! Que cette Pucelle est drôle...! Mais, à propos, reprenez votre confession.

M. de Voltaire obéit.

Je ne vous parlerai point, mon Pere, de ma Pucelle d'Orléans : vous êtes trop obligeant en vérité, d'en dire tant de bien : c'est un badinage, un rien, une facétie de société que je fis, il y a trente ans, pour un b....

Candide eſt plus raiſonné : j'y démontre, contre l'axiome de Leibnitz & de Pope, que la terre eſt un cloaque d'horreurs & d'abominations. Ce Livre eſt très-Philoſophique, quoique un peu libidineux.

Mon Hiſtoire de Pierre le Grand eſt le pendant de celle de Charles XII. On a trouvé que j'y flattois le Czar : c'eſt que j'ai écrit d'après mes Mémoires Ruſſes. Je n'y ai mis preſque rien contre la Religion & les Prêtres : auſſi le ſtyle en eſt un peu ſec.

Ma traduction de l'Eccléſiaſte vaut bien, ce me ſemble, celle de l'Imitation par Corneille. A propos, mon Pere, n'allez pas au moins m'ordonner pour pénitence de faire des ouvrages pieux.

Mes premiers démêlés littéraires furent avec Rouſſeau. Entre nous, c'étoit un grand Poëte, & ſes Odes valent mieux que les miennes.

L'Abbé Desfontaines fut auſſi un de mes ennemis. Il eſt faux que je l'aye retiré de Bicêtre ; mais il eſt bien vrai que j'aurois voulu qu'il y reſtât toute ſa vie.

Dans le temps que je fus refuſé de l'Académie Françoiſe, il parut contre

moi deux mauvais libelles. Je les attribuai à un Muſicien que je haïſſois. Je criai : je le citai en Juſtice : je ſoulevai toutes les Puiſſances. On pourſuivit chaudement ſon procès. Je voulois faire un exemple mémorable ſur cette ame vile ; mais je perdis, & je fus condamné au deshonneur, &, qui pis eſt, à l'amende.

Vous connoiſſez toutes mes plaiſanteries contre Maupertuis. Je perdis mes penſions, mes titres, & les bonnes graces du Roi. Je fus obligé de ſortir de Pruſſe. Maupertuis étoit auprès de Jupiter, & il ouvrit le robinet du tonneau des malheurs.

Et l'implacable La Beaumelle ! ah, ce nom réveille toutes mes fureurs. Avec quel emportement, quelle rage il s'eſt déchaîné contre moi ! Il jure dans une de ſes lettres qu'il me pourſuivra juſqu'aux enfers, qu'il emploiera à ſa vengeance juſqu'au dernier ſouffle de ſa vie. Ses libelles m'ont fait verſer des larmes de ſang. De grace, mon Pere, exemptez-moi de lui pardonner.

Très-volontiers, aſſurément, répondit l'Abbé, il n'y a rien que je ne faſſe pour votre ſalut.

O mon Pere, que j'ai d'ennemis ! J'oſe me flatter que tous les gens de Lettres ſont de ce nombre. Il n'en eſt pas dont je n'aye excité la jalouſie : je les hais tous ; mais je déteſte particulierement cette populace d'hommes vils qui n'ayant ni aſſez de courage ni aſſez de talens peut-être pour embraſſer les profeſſions méchaniques de leurs peres, ont choiſi le métier facile & infâme de décrier les productions d'autrui : inſectes ténébreux dont on n'aperçoit l'exiſtence que parce qu'ils piquent : cerberes de la Littérature qui aboient pour vivre ; manœuvres ſatyriques, calomniateurs à la journée, paraſites de colporteurs, petits compilateurs de Feuilles volantes à douze ſols, marchands de louanges fades, de ſatyres plates, & d'ennui ; toute cette ivraie enfin qui multiplie à faire peur, toute cette vermine . . . .

Ah, dit l'Abbé, je ne vous laiſſerai point achever cette violente déclamation contre les ſatyriques. Avez-vous oublié, Monſieur, que ce ſont vos freres, vos ſemblables, que c'eſt votre prochain ? Eh pourquoi haïr les Journaliſtes ? La plupart ne ſont que mé-

priſables. Mépriſez-les, à la bonne heure : chargez-les de ridicules : appelez-les, ſi vous voulez, frêlons, archi-frêlons, chouettes, guêpes, araignées, moucherons, aliborons : dites, par une comparaiſon familiere, qu'un âne compoſeroit aiſément des feuilles périodiques, ſi on pouvoit lui apprendre à parler, & ſur-tout à écrire....

Voilà, dit M. de Voltaire, une plaiſanterie de laquais excellente, & je vous la retiens, mon Pere.... Mais à préſent, entendons-nous. Croyez-vous que j'aye voulu parler de tous les Journaliſtes ? Croyez-vous que je ne ſçache pas être équitable ? Croyez-vous que j'ignore qu'il y en a pluſieurs parmi eux qui ſont très-utiles, comme, par exemple, Meſſieurs du Journal Chrétien, que le zele de la Maiſon de Dieu dévore; qui brulent de répandre leur ſang pour la Foi; qui ont paru avec tant d'intrépidité devant les Juges de la terre, qui bravent avec tant de courage les priſons, les chevalets, les croix; & qui obtiendront enfin la palme du martyre que je leur ſouhaite ?

Et Meſſieurs des Nouvelles Eccléſ-

ſiaſtiques, qui vivent ſous terre, dans des cavernes, comme les anciens Anachoretes?

Et Meſſieurs de la Religion vengée, qui courent ſus aux Philoſophes ou Incrédules, & qui ont établi à Paris une petite Inquiſition, en attendant des temps plus favorables?

Et Meſſieurs du Journal Eccléſiaſtique, qui fourniſſent tous les mois des Prônes aux Curés de Village, preſque pour rien?

Et Meſſieurs de l'Année Littéraire, dont tant d'honnêtes jeunes gens apprennent les feuilles par cœur?

Et Meſſieurs du Verdun, qui n'ont pas leur pareil pour l'Enigme & le Logogryphe?

Et Meſſieurs du Mercure de France, qui impriment avec tant de complaiſance tout ce qu'on leur envoie?

Et Meſſieurs du choix des Mercures, qui ont déja fait cinquante-huit Volumes d'abregés?

Et Meſſieurs du Mercure des Pays-bas, qui font tout ce qu'ils peuvent, pour bien conduire nos armées, & bien diriger notre miniſtere?

Et Meſſieurs de l'Avant-coureur, qui

indiquent de ſi bonnes recettes, pour faire du ratafia ?

Je ne puis ſouffrir encore, pourſuivit-il, cette foule de Poëtes jaloux & farouches, toujours hériſſés d'épigrammes médiſantes; ces Orateurs de Caffés, échos éternels du ſcandale & du blâme; ces nouvelliſtes aſtmatiques qui vont béguayant des menſonges; ces beaux eſprits bourgeois, préſidens nés des Académies ſubalternes de la Capitale, écumeurs infatigables de la lie des Mercures; ces doctes fous qu'on appelle Théologiens; cette engeance monacale qui croupit avec orgueil dans la baſſeſſe; ces dévots atrabilaires qui abhorrent les hommes afin de plaire à Dieu; ces Janſéniſtes renfrognés, froids énergumenes, fanatiques imbécilles, qui ſe croyent des Paſcals; ces baladins qu'on nomme convulſionnaires, qui font des miracles ſur des tréteaux; ces aventuriers à tonſure, déſerteurs du Couvent, ſcélérats que la miſere rend auſſi habiles qu'intrépides, méchans, doux, polis & diſcrets, qui, à la faveur d'un habit ſacré, percent dans les maiſons, gagnent la confiance des familles, s'enrichiſſent des dépouilles de la vertu

crédule, ſement en tous lieux le trouble & la diviſion, monſtres que l'enfer a formés à plaiſir, qu'il a vomi ſur la terre pour y être ſes miniſtres, dont il dirige les complots, & qu'il récompenſera de toutes ſes flammes.

Dieu, s'écria l'Abbé, quelle peinture! Je ſuis hors de moi. Vous me faites trembler, Monſieur. Mais..... ne m'avez vous pas apoſtrophé?

M. de Voltaire l'ayant aſſuré qu'il n'avoit parlé qu'en général, reprit ainſi:

Mes ennemis ont publié que les trois quarts de mes œuvres ſont des plagiats. Mon Pere, je proteſte en votre préſence contre toute accuſation de cette nature. Je n'ai jamais rien imité des bons Auteurs connus, comme, par exemple, de Corneille, de Racine, de Moliere & de Quinaut; & ceux que j'ai copiés quelquefois ſe réduiſent à Lucain, l'Arétin & Bayle.

Je n'ai point eu d'amis. Et les Encyclopédiſtes, dit le Confeſſeur? Mais, répondit M. de Voltaire, ce ſont d'honnêtes gens: ils m'ont toujours loué: ils m'écrivent; je leur écris: ils m'eſtiment; je les..... Ma foi votre queſtion eſt embarraſſante.

Et

Et votre embarras, repartit l'Abbé, vaut une réponſe claire : je vois bien que la politique ſeule.....

Vous avez deviné juſte, mon Pere ; je ne les ai jamais aimés : je leur ai des obligations ; je les crains, & je ne les eſtime gueres.

Pourquoi ne les aimez-vous point ?

Parce que je ſuis sûr qu'ils ne m'aiment pas non plus ?

Quelles obligations leur avez-vous?

Ils m'ont appelé grand homme : ils m'ont élu pour être le chef de leur ſecte. Ils ont crié partout : Pſaphon eſt un Dieu. Ils m'ont aidé à combattre les préjugés, à façonner notre nation, à policer ce ſiécle à qui nous avons donné le ſobriquet de Philoſophique.

Pourquoi les craignez-vous ?

Parce qu'ils regnent deſpotiquement ſur le Public, & que ſi je me brouillois avec eux, ils chanteroient la palinodie, ils ſuſciteroient quelque Prophete contre moi, ils rabaiſſeroient mes Ouvrages ; ils pourroient même dire du bien de Lefranc & de Freron.

Pourquoi ne les eſtimez-vous point ?

Parce que leur Philoſophie eſt un vrai charlataniſme ; parce qu'ils prétendent, comme Socrate, avoir chacun

un démon ; parce que leurs Ouvrages ſont mauvais, & leur orgueil extrême & qu'ils n'ont pas aſſez reſpecté la Religion.

Vos ſentimens, Monſieur, ſont auſſi édifians que nouveaux. Je m'applaudis d'avoir ſçu vous les inſpirer : cela me fera un honneur infini dans le monde. Il n'étoit pas aiſé, au moins, de convertir un génie comme vous. Allons, courage, continuez : avouez-moi quelles ſont vos diſpoſitions actuelles à l'égard de tous vos ennemis.

Primo. Haïſſez-vous encore M. Lefranc ?

Mon Pere, je lui pardonne ; mais ſes Vers ſont durs, & ſon Mémoire au Roi eſt une mauvaiſe plaiſanterie.

Et M. Freron ?

Qu'eſt-ce que M. Freron, mon Pere ? N'eſt-ce pas un Auteur ?

Oui.

Qu'a-t-il fait ?

Rien.

C'eſt donc un Journaliſte. Je lui pardonne auſſi, mais à condition qu'il ne fera pas mon épitaphe.

Et M. l'Abbé Trublet ?

Parbleu, j'ai eu tort de lui chercher diſpute ; c'eſt un bon homme ; & je ré-

tracte volontiers cette tirade du Pauvre Diable ſi cauſtique, ſi amere..... & qui eſt charmante, en vérité: je vous la réciterai, mon Pere.

Et M. Greſſet?

Pourquoi lui en voudrois-je moi...? Son Méchant n'eſt pas ſi merveilleux.

Et M. Chaumeix?

Fi!

Comment, Monſieur! Il travaille à un Ouvrage en votre faveur.

Lui? Cela n'eſt pas poſſible.

Rien n'eſt plus vrai.

Oh bien, je lui pardonne, à condition qu'il ne l'achevera pas.

Et le P. Hayer, & le P. Berthier?

Je leur pardonne à tous.

Mais tous vous pardonneront-ils? Il faut, Monſieur, écrire à chacun d'eux une Lettre humble & chrétienne, dans laquelle vous leur demanderez pardon de les avoir offenſés. Je ne vois rien de plus convenable..... ni de plus plaiſant.

Qu'appelez-vous plaiſant, mon Pere? Eſt-ce que vous prenez ma Confeſſion pour un perſifflage?

Mais, Monſieur, entre nous, elle eſt aſſez drôle; & vous n'y dites pas tout.

C'eſt un effet de l'art, Abbé. Il n'eſt rien de plus facile que de dire tout ; mais il ne faut pas faire tout ce qui eſt facile.

Revenons aux Lettres en queſtion : je conſens à ſuivre votre conſeil.

Alors mon Maître m'appela, & me dicta les Lettres que voici.

A M. Freron.

Monſieur,

Je ſuis mourant. On m'ordonne de vous écrire, & je vous écris. On dit que vous m'en voulez : je n'en ſçai rien. On croit que je vous en veux : n'en croyez rien. Oubliez mes torts : j'acheterai vos feuilles, N'y inſerez pas cette Lettre-ci : excuſez-en la brieveté & les défauts : je ſuis preſſé, & vous ſçavez ce que c'eſt que d'être obligé d'écrire à la hâte.

A M. Le Franc.

Monſieur,

Ceſſons d'être ennemis : je viens de me confeſſer : je retracte tout le mal que j'ai dit de vous. C'eſt en partie votre diſcours du 10 Mars, qui m'a converti. Il y a dans votre Didon plus d'un morceau où vous le diſputez à Mé-

taſtaſe votre original. Vos Pſeaumes ſont pleins d'onction, ainſi que votre Priere du Déiſte. Je ſuis charmé que vous ſoyez de l'Académie Erançoiſe, & je vous conſeille d'y aller fréquemment ; parce qu'inſenſiblement la foi s'y éteint. Vos Géorgiques avancent-elles ? On me les vante furieu ement : eſt-il vrai qu'on les a extraordinairement applaudies ? Quand ſeront-elles imprimées ? Tout cela m'intéreſſe & m'inquiéte : il y a long-temps que vous y travaillez.

On a eu tort de vous conteſter votre nobleſſe : c'eſt comme ſi on eût voulu nier que vous ne ſoyez devenu très-riche. Graces à la ridicule Philoſophie de nos jours, la Nobleſſe n'eſt pas la moitié auſſi eſtimée qu'elle l'étoit autrefois ; mais, Dieu merci, cette erreur n'eſt pas générale : il n'y a que les Roturiers de Philoſophes. Vous n'êtes pas Roturier, Monſieur ; & vous avez eu raiſon de faire imprimer dans le Mercure de France, ſecond Volume de Janvier, pag. 180, que vous appartenez au moins au troiſiéme ſiécle.

A M. Greſſet.

Monſieur,

J'ai toujours reſpecté votre vertu

malgré moi. J'aurois ſouhaité ſeulement que vous euſſiez été un peu moins célebre & moins heureux. Continuez d'être l'un & l'autre. Conſervez l'eſtime & l'amitié des honnêtes gens. Apprenez votre ſecret à tous les Auteurs, & ſurtout à ce bon M. Freron, qui n'a que des ennemis, ainſi que moi.

A M. Chaumeix.

Monſieur,

Je ſuis confus de l'amitié que vous me témoignez à préſent. Je n'ai point encore vu le livre que vous avez fait pour moi : envoyez-le moi, s'il vous plaît ; & marquez moi combien il coûte.

A M. Trublet.

Monſieur,

On peut mettre des cartons à cet article ſi choquant du Pauvre Diable. J'acheve de lire votre dernier volume. Vous devez vous reprocher tout le mal que vous y dites des Poëtes ; car, prenez-y garde, c'eſt manquer de reſpect aux cendres de feu M. de la Motte.

A M. de la Beaumelle.

Mon ami,

Je vous écris pour vous apprendre

que je ne vous hais plus. Vous devez me croire, parce que je viens de me convertir. Soyez perſuadé qu'actuellement je ſouffrirois, ſans me fâcher, toutes ſortes de mauvais procédés de votre part. Vous pourriez, ſi vous le vouliez, vous permettre les plus grandes noirceurs, forger contre moi des calomnies atroces, dignes de l'exécration de tous les honnêtes gens; attaquer mon honneur, mes mœurs, ma religion & mes ouvrages, dans une foule de Libelles auſſi plats que méchans; me dérober mes Manuſcrits, les faire imprimer à votre profit, y ajouter des abſurdités & des horreurs, & me les attribuer, ſans que je me plaigniſſe de rien. Je n'ai même jamais été bien ſincérement fâché que vous m'ayez pris ma Pucelle d'Orleans, & que vous l'ayez donnée au Public. Cela a dû vous rapporter beaucoup. Je ne voudrois pas que, pour ſceller notre réconciliation, vous m'offriſſiez quelque part du gain. A la vérité, cette propoſition ſeroit auſſi noble qu'équitable; & vous ſçavez que j'ai une famille nombreuſe; que j'entretiens une multitude de gens, tant Artiſtes que Poëtes; & que je nourris gratuitement pluſieurs

neveux & plusieurs nieces de nos bons Auteurs ; mais je ménage, je suis économe ; & d'ailleurs, vous pouvez avoir besoin d'argent, à présent que vous sortez de la Bastille, où vous avez été deux ans entiers.

Mon Maître finit là. Je lui témoignai ma surprise sur ce qu'il ne m'avoit rien dicté pour les Peres Hayer & Berthier ; mais il me répondit qu'il étoit sûr qu'ils lui pardonneroient d'eux-mêmes. Puis se retournant du côté du Confesseur, il lui dit : Vous devez être content de moi, mon Pere : en vérité cela ne m'a pas coûté du tout : il n'y a rien de si aisé à faire qu'une bonne action.

L'Abbé lui ayant demandé s'il en avoit fait quelques autres en sa vie ;

Oh parbleu, répliqua-t-il, plus d'une. J'ai rebâti des Eglises, ridiculisé les Jansénistes, satyrisé le Nouvelliste Ecclésiastique, composé des vers pour le Pape, fait l'aumône à plusieurs Poëtes, & friponné des Juifs.

J'ai donné un Poëme épique à la France ; j'ai épuré la Religion ; j'ai crié contre tous les abus, & j'ai réussi à en faire supprimer quelques-uns, comme, par exemple, les banquettes sur nos théâtres.

Je ſoutiens mes parens qui ſont de pauvres villageois, & qui dépenſent furieuſement.

J'éleve gratis la petite niece du grand Corneille, & je ne me vante point de cette charité.

Je me ſuis enrichi ; j'ai vécu dans les plaiſirs & l'abondance, je me ſuis couvert de gloire, & j'ai écrit juſqu'au dernier ſoupir.

Mais il eſt temps de terminer ma confeſſion ; car c'eſt un péché d'être ennuyeux. Voilà tout, mon Pere.

Je vais donc, dit l'Abbé, vous donner l'abſolution ; mais il faut auparavant vous enjoindre une pénitence. Or voici mon idée. Confiez-moi quelques centaines de piſtoles, pour être diſtribuées en aumônes : puis prenez-moi, avec foi & religion, un nombre compétent de billets à la Loterie de la Principauté de Gémont, que j'ai inventée pour le ſoulagement des Pauvres.

M. de Voltaire fronça le ſourcil, délibéra, conſentit, refuſa, conſentit encore, mais en grondant.

Alors l'Abbé leva la main pour l'abſoudre, & s'apprêta à prononcer les paroles ſacrées ; mais un grand tumulte qui ſe fit entendre dans la Cour, inter-

rompit ſon deſſein. J'ouvris la fenêtre ; & je vis une eſcouade entiere de Maréchauſſée, qui ayant mis pied à terre, montoit droit à notre chambre. J'allai au-devant d'eux, & je leur demandai qui ils cherchoient. Un fripon, me répondirent ils, qui s'eſt enfui de Paris où il devoit être arrêté, & qui ſe nomme l'Abbé de la Coſte : on nous a aſſuré qu'il étoit ici. Hélas ! ils l'eurent bientôt découvert : c'étoit notre malheureux Confeſſeur : ils l'enleverent & le garotterent à nos yeux.

Cette cataſtrophe fut fatale auſſi à M. de Voltaire : elle lui fit une impreſſion ſi profonde, qu'il fut deux jours entiers ſans proférer une ſeule parole. Nous eumes beau lui prodiguer les careſſes les plus tendres, lui objecter les motifs les plus preſſans, lui repréſenter qu'il devoit au moins, ſuivant l'uſage des grands hommes, prononcer, avant de mourir, quelque maxime remarquable, ou quelque plaiſanterie ſinguliere : il ne répondit rien. Ce ſilence opiniâtre nous effraya. Nous réſolumes de tout tenter pour l'en tirer. Nos expédiens furent long-temps inutiles ; & celui-ci, qui réuſſit au commencement, eut par ma faute des ſuites funeſtes. Je

m'approchai donc de l'oreille de M. de Voltaire, & je lui criai : Monſieur, il y a dans l'anti-chambre pluſieurs Ambaſſadeurs de têtes couronnées, qui viennent de la part de leurs maîtres s'informer de l'état de votre ſanté.

A l'inſtant le malade pouſſe un cri de joie, me regarde avec complaiſance, ſe releve, s'aſſied ſur ſon ſéant, & dit d'un air gracieux : qu'ils entrent, qu'ils entrent. Je ne m'attendois pas à une convaleſcence auſſi bruſque, & je fus déconcerté.

Monſieur, lui répliquai-je imprudemment, il n'y a perſonne : vous vous êtes trompé ; & c'eſt votre léthargie...

Cette réponſe produiſit des effets terribles. M. de Voltaire ſe recoucha en murmurant : il lui prit une foibleſſe mortelle : il perdit tout ſentiment. Sa reſpiration s'éteignit peu à peu : ſes yeux ſe fermerent : ſa bouche s'ouvrit d'une maniere horrible : ſes membres devinrent roides & immobiles. Le Médecin déclara qu'il avoit peu de momens à vivre, & s'en alla. Nous reſtâmes pluſieurs dans la chambre pour y paſſer la nuit. O nuit déſaſtreuſe ! O nuit mémorable à jamais !

Sur les onze heures du ſoir les dou-

leurs de mon Maître ceſſerent, & il s'aſſoupit. Je commençois à benir le Ciel d'une révolution ſi heureuſe, lorſque nous entendîmes dans la cheminée un bruit ſourd pareil à celui de gens qui parlent enſemble, & qui ſe pouſſent les uns & les autres. Ils furent preſqu'auſſi-tôt dans notre chambre; & nous vîmes une légion nombreuſe de diables armés de torches ardentes. Ils ſe ſéparerent: les uns s'approcherent de nous pour nous tenir en reſpect, & les autres entourerent le lit de M. de Voltaire. Leur chef s'avança, & lui dit, en lui enfonçant une de ſes griffes dans le viſage: *Tu dors, Brutus.* Qu'on me laiſſe, répondit M. de Voltaire. Te ſouviens-tu, continua le Diable, d'une Lettre que je t'ai écrite il y a quelques mois? Je t'y annonçois la place que je te deſtine aux enfers. Tu ne mourras point, & tu deſcendras tout vivant dans mes Royaumes. A l'inſtant il fit ſigne à ſon eſcorte: ils emporterent mon Maître, & diſparurent.

Telle fut la fin tragique de M. de Voltaire, à l'âge de 65 ans. Qu'on s'imagine, ſi l'on peut, l'exceſſive affliction qu'elle me cauſa. J'en perdis le

ſommeil : je tombai dans la plus affreuſe mélancolie : je pleurois ſans ceſſe, hélas ! & je ne vis pleurer perſonne.

La nuit du ſixieme jour depuis cet étrange évenement, après avoir inutilement employé toutes ſortes de moyens pour vaincre mon inſomnie, juſqu'à lire dans mon lit un Volume entier de l'Hiſtoire de Sobieski, je me levai le cerveau rempli de noires idées, & regardant en l'air dans la campagne : c'eſt par-là, m'écriai-je avec un profond ſentiment d'amertume, que mon infortuné Maître s'eſt envolé je ne ſçai où ....! Au même inſtant j'aperçus un nuage enflammé qui s'avançoit en grondant vers les Délices. Je m'attendois à quelque nouveau prodige, quoique j'euſſe lu dans plus d'un endroit de notre COLLECTION COMPLETTE, qu'il ne faut pas trop croire aux miracles.

Je ne me trompois pas cependant. La nuée s'arrêta au bord de ma fenêtre, s'ouvrit avec fracas, & vomit dans ma chambre une cohorte de démons qui ſoutenoient M. de Voltaire ſur leurs aîles. Il étoit tout nud, & paroiſſoit triſte. Je courus pour l'embraſſer ; mais ayant ſenti, en m'approchant

de lui, une chaleur ardente qui s'exhaloit de toutes les parties de ſon corps, je reculai, crainte de me brûler, & je lui parlai de loin.

J'avois appréhendé d'abord que les diables n'euſſent de mauvais deſſeins contre moi; mais M. de Voltaire me répondit d'eux. Il m'apprit enſuite qu'il étoit en enfer pour toujours, & qu'il ne s'y plaiſoit pas; qu'on avoit cependant quelques égards pour lui; qu'il avoit obtenu, par exemple, la permiſſion de paſſer cette nuit où il voudroit, mais qu'en même tems on lui avoit donné cette garde pour l'accompagner partout, & le ramener à l'heure marquée. Il ajouta qu'il étoit déja tard, & qu'il avoit mille choſes à me conter.

Je me diſpoſai à l'écouter attentivement. Les gens de ſa ſuite auxquels je prêtai des cartes, s'amuſerent à jouer au piquet dans un coin, tandis qu'il me raconta ainſi ſes dernieres aventures.

J'étois ſi foible lorſqu'on m'arracha de mon lit, que je ne tardai point à m'évanouir entre les bras de ceux qui m'emportoient. Ils ſuſpendirent leur vol au milieu des airs. Satan me toucha, & je fus totalement guéri. Je remerciai mon bienfaiteur dans les termes les plus

affectueux : il parut m'entendre avec plaiſir. Au fond le diable eſt plus humain qu'on ne penſe : il aime beaucoup les Gens de Lettres, & ſurtout les Poëtes. Sa douceur m'enhardit.

Grand Prince, lui dis-je, oſerois-je encore vous demander une grace ? Je brûle d'envie de revoir Paris & ceux de mes amis qui y ſont : cette nuit me ſuffira..... Volontiers, me répondit-il : je t'accorde même la journée de demain ; mais il eſt à propos que nous te ſervions de guides, & que tout ſe paſſe incognito. Je ne diſputai point ; & ſur le champ il fit des opérations magiques qui nous rendirent inviſibles, mais de façon pourtant que nous pouvions nous voir les uns & les autres.

Nous fumes à Paris en moins de rien. J'admirai en traverſant cette grande Ville, l'exacte police qui y regne. Nous ne rencontrâmes que des Maréchauſſées.

Nous deſcendîmes d'abord chez Tiriot : il étoit dans ſon cabinet occupé à m'écrire une Lettre de condoléance ſur ma maladie. Je la lus : ſa tendreſſe pour moi y éclatoit à chaque ligne. Quelqu'un de notre troupe ayant pris une plume ſur ſon bureau, écrivit au

bas du papier qu'il tenoit : VOLTAIRE NEST PLUS. Le pauvre garçon n'eut pas plutôt jetté les yeux ſur ces funeſtes mots, qu'il ſe trouva mal ; mais ce ne ſera rien, ce ne ſera rien.

Les Encyclopédiſtes s'étoient aſſemblés chez Diderot, préciſément cette nuit là, pour examiner en commun s'il n'y avoit rien de répréhenſible dans leur huitieme Volume qui va paroître. On lut donc à haute voix les articles

FOI, où l'on vantoit beaucoup la méthode de Deſcartes ;

PHILOSOPHE, où l'on prouvoit que, pour mériter ce titre, il n'eſt pas abſolument néceſſaire de parler & de s'habiller comme un Quakre ;

SOCIÉTÉ, où l'on expoſoit le plan d'une ſociété d'Incrédules, imaginée par Bayle ;

STYLE, où l'on faiſoit voir qu'il eſt vicieux, lorſqu'il eſt guindé, emphatique, prolixe, obſcur, ſans liaiſon, diſparate, ſans pureté de langage, plein de locutions Latines, Grecques & Angloiſes.

Et un article de morale très-galant ;

Et un article de Métaphyſique plein d'enthouſiaſme ;

Et un article de Maréchallerie, où il

il y avoit des objections contre la liberté de l'homme, & qui m'ennuya : je n'en attendis pas la fin, & je ſortis en bâillant.

Nous deſcendîmes chez Marmontel. Il ſoupoit triſtement avec pluſieurs Gens de Lettres : on lui parla de ſes malheurs : il répondit : mes malheurs ne ſont rien : M. de Voltaire eſt à l'article de la mort.

Nous allâmes de-là chez M. Freron. Il eſt fort bien logé, & a de très-beaux meubles. Il travailloit à ſon Hebdomadaire. Sa table étoit couverte de Livres tous ouverts à la Table des Matieres, parce qu'il faiſoit des Analyſes. Nous parcourûmes ſa Bibliotheque : elle n'étoit compoſée, en vérité, que de ſes feuilles périodiques. Cette vue m'irrita. Je ſaiſis la chandelle, & je mis le feu à tous ces volumes de turlupinades. Freron s'élance, crie au ſecours, tâche d'éteindre la flamme ; mais les diables viennent à mon aide : nous ſoufflons de toutes nos forces : en un moment l'Année Littéraire fut réduite en cendres.

Je volai au Collége des Jéſuites. Tout y étoit dans un profond ſilence. Je viſi-

tai plusieurs Peres qui étudioient. J'arrivai enfin à la cellule du P. Berthier. Figures-toi un réduit bas, étroit, enfoncé, & tout l'appareil de la plus austere pénitence. Une petite lampe attachée au plancher éclairoit à peine cette lugubre demeure : quelques livres, des images de dévotion, une chaise, un lit, & une tête de mort en formoient tout l'ameublement. Le P. Berthier étoit prosterné au pied d'un Crucifix : il prioit Dieu avec ardeur : Dubois, c'étoit pour moi ! Je lui entendis plusieurs fois prononcer mon nom en pleurant. Je prêtai l'oreille : il disoit : Seigneur, rends-lui la santé, la vertu, le bonheur..... Je fus attendri jusqu'au fond de l'ame : je sentis des larmes ameres couler de mes yeux..... Que cet homme est respectable ! Qu'il est heureux...! Le diable s'aperçut de mon émotion, & m'arracha brusquement d'un lieu si saint.

Il me conduisit successivement chez M. Le Franc, qui se rongeoit les ongles, & disoit, en s'emportant contre son valet de chambre : où est donc mon Richelet ?

Chez l'Auteur de Rhadamiste qui approuvoit un Almanach ;

Chez M. l'Abbé Trublet qui disoit à je ne sçais quel Académicien de l'Académie Françoise : Pourquoi ne me recevroit-on pas ? Je suis aussi sourd que M. de la Condamine;

Chez l'Abbé Gauchat qui avoit la fievre quarte, & le transport au cerveau;

Chez le P. Pernetti qui faisoit de l'or;

Chez M. de la Condamine qui inoculoit sa femme;

Chez M. de Guignes qui parloit Chinois tout seul;

Chez Piron qui dormoit;

Et je m'écriai : Piron seul a raison.

Dès qu'il fut jour, nous nous mîmes à parcourir tous les édifices de Paris. Je trouvai bien des changemens. Mais, hélas ! l'Hôtel de Ville, le grand & le petit Châtelet, & les entrées des Spectacles n'ont point encore changé.

J'employai toute la matinée à cet exercice. L'après-dinée, je n'eus rien de plus pressé que d'aller à l'Académie Françoise. Il y avoit ce jour-là un Discours de réception, & l'on devoit adjuger le prix de Poésie. Comme je ne vis que des Géometres en entrant, je crus d'abord être à l'Académie des Sciences; mais ayant aperçu par hazard les

portraits de Corneille, de Racine & de Boileau, je reconnus à ce ſigne que j'étois à l'Académie Françoiſe. Le Mathématicien qu'on recevoit fit d'une voix caſſée un diſcours froid, commun & long, auquel le Directeur fit d'un ton magiſtral une réponſe obſcure, enflée & courte.

Je courus à la Comédie. En paſſant par le carrefour de Buſſy, je vis une grande foule, des Archers, & un malheureux au carcan : devine qui..... C'étoit mon digne Confeſſeur, l'Abbé de la Coſte.

Que le Caffé de Procope eſt différent de ce qu'il étoit autrefois ! Il n'y a plus que des Nouvelliſtes.

On devoit donner Turcaret ce jour là. La Comédie étoit pleine de monde. La toile étoit déjà levée, & les Acteurs ne venoient point. Enfin Le Kain paroît le viſage abbatu, les yeux inondés de pleurs, un mouchoir à la main : il s'avance lentement, & dit d'une voix qu'il rendit douce :

Meſſieurs,

Nous apprenons en ce moment la mort de M. de Voltaire : il a été malade : il s'eſt confeſſé : il n'eſt plus enfin....

un tragique accident....! Quelle nuit ſur le Parnaſſe....! Nous ſommes plus ſenſibles que perſonne à la perte de ce grand homme, dont le déſintéreſſement ..... La douleur, Meſſieurs, me coupe la parole. Nous avions affiché Turcaret & le Médecin malgré lui; mais ces Piéces ſont trop gaies pour un jour auſſi triſte, & nous allons jouer l'Ecoſſaiſe & Nanine, parce qu'on n'y rit point.

Tu ne ſçaurois croire avec quels applaudiſſemens cette harangue fut accueillie : on claqua à toute outrance: c'étoit le Parterre.

Je voltigeai partout dans la ſalle, pour écouter les différentes réflexions qu'occaſionnoit cette nouvelle. Chacun prétendoit la ſçavoir depuis longtems, & racontoit à ſa maniere comment j'étois mort. Les uns diſoient que j'étois mort d'une bile remontée : d'autres, que j'étois crevé, en déclamant le rôle d'Oreſte ſur le théâtre de Carouge : un troiſieme ſoutint que je m'étois pendu: un quatrieme devina que le diable m'avoit emporté. Cela eſt vrai, mon cher ami; mais je m'en conſole avec de la philoſophie. Le bonheur eſt partout. Je fais

des Vers là-bas, & je m'amuse à persiffler les diables.

Il étoit déjà grand jour : les démons en avertirent M. de Voltaire : il me dit adieu, & je ne vis plus rien.

FIN.